



Le «Fiteiro cultural» de Fabiana de Barros. Un petit kiosque qui se transforme en fonction des besoins. Ici une précédente réalisation au Brésil.

EXPOSITION

Les artistes font leur b.a. humanitaire

FINI L'ART NOMBRILISTE, LE GESTE QUI S'AUTO-INTERROGE À L'INFINI! SANS HONTE ET sans retenue, les plasticiens affirment désormais leur besoin de s'engager. Si nécessaire jusque dans l'humanitaire.

Début septembre à Genève, le sculpteur Daniel Berset crée une longue «Ligne rouge» de chaises bancales pour dénoncer les ravages des mines antipersonnel. Nouveau rendez-vous cette semaine dans la ville de Calvin: le Musée international de la Croix-Rouge accueille «Playgrounds & Toys», des projets de parcs de jeux et de jouets conçus par une trentaine d'artistes, d'architectes et de designers pour les enfants des camps de réfugiés. Une exposition itinérante mise sur pied par Adelina von Fürstenberg et son association Art for the World dans le cadre du 50e anniversaire du HCR.

A Genève, «Playgrounds & Toys» mélange art contemporain et humanitaire. Sincérité ou opportunisme?

MIREILLE DESCOMBES

Une mode? Pas si vite! L'intervention de Berset n'a rien du coup de cœur irraisonné. Elle succède à une première œuvre manifeste, l'impressionnante chaise au pied brisé («Broken Chair») qui, depuis 1997, domine la place des Nations à Genève.

Plus largement, elle s'inscrit de façon cohérente dans le prolongement de son propre travail autour de cet objet banal. «Je ne me prends ni pour un militant ni pour un humanitaire», précise le sculpteur. Je suis un artiste qui tente de mobiliser la conscience de ses concitoyens en leur adressant un signe.»

Le pari d'Adelina

Plus ambitieux, plus ambigu aussi, «Playgrounds & Toys» diffère sur le fond. Cette exposition itinérante – et qui accueille à chaque étape de nouveaux participants – devrait en effet déboucher sur une action certes modeste mais concrète sur le terrain. A Genève, puis à Rome, Hongkong, Tokyo et New York, un jury sélectionnera un ou plusieurs projets qui seront réalisés et distribués ensuite dans les camps. →

→ Suffit-il d'être artiste, designer ou architecte pour parler aux enfants de la guerre et de l'injustice? L'organisatrice Adelina von Fürstenberg en fait le pari tout en précisant qu'elle n'a pas choisi des créateurs dont la démarche s'éloignait trop de son propos. A priori, on se demande pourtant ce qu'un Daniel Buren et ses raies ou le conceptuel Joseph Kosuth – des complices de longue date de la commissaire – font dans l'entreprise. Au premier abord, la glamour Sylvie Fleury et le cynique, mais très à la mode, Fabrice Gygi ne semblent pas davantage concernés par le problème.

«Je ne demandais pas de créer de toutes pièces mais de choisir des éléments préexistants et de les réinventer», insiste Adelina von Fürstenberg. L'intervention de Fabrice Gygi va bien dans ce sens. Avec son toboggan, ses tours et ses passerelles, sa place de jeux en planches et tubes métalliques ressemble diablement aux nôtres. L'artiste l'admet dans un sourire: «Ce qui m'intéressait, c'était l'idée de l'objet nomade, modulable et transportable.» Et apparemment adaptable puisqu'il l'a déjà recy-

clé, en plus hard, dans son propre travail. Fabiana de Barros a fait le chemin inverse: son petit kiosque en bois aux volets mobiles s'inspire d'une précédente expérience faite in situ au Brésil.

Kit et récupération

Personne ne peut prétendre se mettre à la place des enfants réfugiés. A défaut, les participants se sont efforcés de tenir compte du décalage entre notre réalité et la leur. Résultat, beaucoup de matériaux récupérés, des choses en kit, des solutions astucieuses qui laissent une large place à l'imagination, un puzzle en ardoise, une trottinette en bouts de bois, des poupées somnambules. Silvie Defraoui a simplement recréé le jouet fétiche de sa propre enfance: deux balles, des cordons et des ficelles, dans un petit sac. Une autre artiste a pensé à sa fille. Impossible de le nier, toutefois, certains projets paraissent parfaitement irréalistes. Ce qui ne les empêche pas d'être séduisants comme le trampoline à clochettes de Chen Zhen.

On admire les maquettes et les dessins. Restent des questions. Alors qu'il est trop

Adelina, passionaria

Longtemps, Adelina von Fürstenberg ne donnait pas son âge. De peur de paraître trop jeune pour sa tâche. Cette Suisse d'origine arménienne, née en 1946 à Istanbul, n'a en effet que 27 ans quand elle crée le Centre d'art contemporain de Genève. Mi-passionaria mi-tyran, Adelina – comme tout le monde l'appelle – a l'âme et la foi des pionnières. Capable de dénicher les talents avant qu'ils ne soient consacrés, elle sait aussi négocier, s'attirer les sympathies de l'économie et des politiques. Son centre devient vite un lieu de référence pour l'avant-garde internationale. L'Américain Andy Warhol, le Suisse Urs Lüthi ou le Français Daniel Buren s'y succèdent au rythme des nombreux déménagements.

Besoin d'air et de nouvelles aventures: de 1989 à 1994, cet infatigable petit bout de femme dirige le Magasin, le Centre national d'art contemporain de Grenoble. Les aléas de la vie et de sa carrière la ramènent ensuite à Genève. Et plus particulièrement dans le quartier des organisations internationales auxquelles – depuis «Dialogues de paix» pour les cinquante ans de l'ONU – ses expositions sont souvent associées. Des expositions plus ou moins convaincantes mais jamais complaisantes. Adelina n'a pas mis son poing dans sa poche.

tôt pour évaluer l'impact de l'entreprise, on peut s'interroger sur ses motivations. A la manière des dames de charité, l'art et les artistes auraient-ils aujourd'hui leurs pau-

vres? L'allusion fait bien sûr bondir Adelina von Fürstenberg. Pour elle, cette exposition s'inscrit tout naturellement dans le programme de son association Art for the World (créée en 1995): «Instaurer, à travers la conception d'expositions et d'événements d'art contemporain, un dia-

logue significatif et durable entre artistes, cultures et publics différents et encourager la tolérance et la solidarité par le biais de l'art et de l'éducation.»

Côté créateurs, les réponses sont moins tranchées. Pour les uns, il s'agit d'abord de répondre à une invitation. Pour d'autres, c'est une forme d'engagement, une façon d'aller vers l'autre. «On peut bien sûr s'interroger sur la légitimité de ce genre de projet», admet l'architecte Bruce Dunning qui a néanmoins choisi de relever le défi. Et Silvie Defraoui voit les choses encore différemment: «C'est un cadeau que l'on fait à quelqu'un d'autre, pas pire que d'envoyer 100 francs. La bienfaisance est de toute manière un problème. Mais ce n'est pas parce qu'elle fait problème qu'il faut s'abstenir.»

«Playgrounds & Toys for Refugee Children». Genève. Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge. Du 30 septembre au 29 octobre, me-lu 10-17 h. En parallèle, et également présenté par Art for the World: «The Silence, The Rwanda Project 1994-2000», d'Alfredo Jaar, jusqu'au 14 janvier 2001. Conférence de l'artiste le 30 septembre à 11 h 30 à l'auditorium.